

in Revue des sciences humaines,
 "La machine dans l'imaginaire", N° 186-7,
 1982-3

CLAUDE REICHLER

Machines et machinations : la ruse des signes

J'ai pensé qu'il ne serait pas inintéressant, dans le cadre de ce colloque, de réfléchir non à l'objet machine, mais au mot, et d'aller voir, pour ce faire, ce qu'en disent les dictionnaires d'époque. L'objet de mon enquête n'est pas directement la structure sémantique du substantif *machine* dans la langue classique, mais la construction idéologique proposée, à propos de la machine, par ce sujet culturel qu'est le texte lexicographique. Si Saussure a eu raison d'affirmer qu'en matière linguistique «c'est le point de vue qui crée l'objet», cette démarche est en fait la seule qui permette de savoir quelque chose sur le mot *machine* aux XVII^e et XVIII^e siècles, puisqu'elle vise à restituer le point de vue culturel et historique à travers lequel ce mot porte sens.

Les dictionnaires qui paraissent à la fin du XVII^e siècle classent les sens de *machine* selon un découpage sémantique à peu près constant :

- i. instrument servant à transformer une force naturelle ;
- ii. agencement de parties fonctionnant par lui-même ;
- iii. invention, ruse, moyens mis en œuvre en vue d'une fin.

Ils ne distinguent pas toujours très clairement le sens i du sens ii (le moulin de l'horloge, pour citer des exemples fréquents) et

1. — RICHELET, *Dictionnaire françois, contenant les mots et les choses*, Genève, 1680 ; FURETIÈRE, *Dictionnaire universel contenant généralement tous les mots françois, tant vieux que modernes, et les termes de toutes les sciences et des arts...*, La Haye-Rotterdam, 1690 ; THOMAS CORNÉILLE, *Dictionnaire des arts et des sciences...*, Paris, 1694 ; *Dictionnaire de l'Académie*, Paris, 1694.

accordent une grande place aux machines de guerre et de théâtre, qui très visiblement fascinent l'imagination des lexicographes. Sans doute est-ce parce que les unes et les autres sont liées de manière particulière au sens III, qui constitue, à mon avis, le noyau sémantique du mot, voilé bien que fondamental. La machine de guerre emblématise les virtualités conquérantes des arts mécaniques, le fait qu'ils permettent de vaincre une résistance, de renverser un rapport de force, et la machine de théâtre met en scène un jeu d'illusion, un leurre, une ruse de la représentation.

Le sens II («structural») est susceptible de désigner des réalités nombreuses et diverses, que nous aurions tendance à traiter comme des extensions métaphoriques (c'est ce que fait, par exemple, le *Robert*), mais que les dictionnaires d'époque proposent sur le même plan : l'univers («la machine ronde»), l'animal (cartésien), l'homme (de La Mettrie), un automate, un ouvrage d'art, une chose pesante peuvent être dits des *machines*, parce qu'ils sont composés d'un ensemble d'éléments doué d'énergie (ou privé d'énergie : on se dirige alors vers le sens de «machinal» : sans volonté, sans dynamisme).

Le sens I (instrumental), dont les illustrations sont principalement technologiques, est appelé bien sûr à un développement formidable aux siècles suivants. Mais dans les dictionnaires du XVII^e siècle, mis à part celui de Thomas Corneille, ce sens ne suscite pas de longs commentaires. Seule sa position lui donne une importance particulière. Pour les lexicographes, la machine se dégage à peine de l'outil, et l'imbrication des sens I et II est significative : c'est en effet en devenant plus complexe et plus subtil que l'assemblage deviendra plus efficace, permettra de maîtriser des forces plus secrètes ou plus puissantes.

Le sens III participe des deux premiers en ceci qu'il implique la transformation d'une situation donnée par le moyen d'une complexité d'éléments convergents. Les dictionnaires y ajoutent cependant un caractère différent, une catégorisation secondaire qui le présente comme «figuré», ou encore «moral». Le sens instrumental et le sens structural, qu'on les distingue ou non, constituent donc, selon les lexicographes, le sens propre, alors que la ruse «abstraite» apparaît comme une signification dérivée, postérieure, voire inessentielle. Voici, par exem-

ple, ce que note le *Dictionnaire de l'Académie*², porte-parole de la vulgate lexicologique à cette époque :

Se dit aussi figurément d'une invention, d'une ruse, d'une adresse d'esprit dont on se sert dans quelque affaire.

Il est d'autant plus remarquable que ce sens soit placé en troisième position et donné pour «figuré», qu'il a été jusqu'alors la première et presque l'unique signification à laquelle s'étaient attachés les dictionnaires précédents. Ainsi les dictionnaires de la Renaissance, qui sont bilingues, indiquent-ils unanimement le sens «ruse» comme prépondérant. Le *Dictionnaire François Latin*, imprimé chez Robert Estienne en 1539 et très souvent réédité³, signale, sous *machine*, plusieurs locutions formées avec le verbe *machiner*, et dont le sens est à peu près stable :

Machiner ou songer quelque finesse ; machiner en son esprit une ~~prospéction~~ ; brasser et machiner à aucun quelque mal... /crip/

En 1606, dans son *Thresor de la Langue Françoise*, Nicot recopie cet article. Cotgrave, en 1611, offre un tableau plus varié, plus proche de celui que vont fixer les xvii^e et xviii^e siècles :

Machine : A frame, engine, toole, instrument, invention, device⁴.

À l'époque classique, c'est Furetière qui pose le mieux les enjeux du problème en définissant le mot de la manière suivante :

Engin, assemblage de pièces fait par l'art des mécaniques, qui sert à augmenter la vertu des forces mouvantes. On donne le nom de *machine* en général à tout ce qui n'a de mouvement que par l'artifice des hommes.

Il appuie très significativement sur cette idée d'artifice :

Il faut remarquer qu'on appelle proprement *machine*, ce qui consiste plus en art et en invention que dans la force et la solidité

2. — Les éditions qui suivent reprennent presque littéralement cet article. Il faut attendre la 7^e édition (1878) pour que l'Académie intègre les apports technologiques de l'*Encyclopédie*.

3. — J'ai eu en main la 2^e édition, de 1549. On sait que le mot apparaît tardivement en français, au xiv^e siècle (la «machine corporele» d'Oresme), et qu'il n'est attesté régulièrement qu'à partir du xvi^e dans un sens technique parfois : les dictionnaires renaissants s'intéressent à une langue savante, latinisante, non à la langue quotidienne. Ajoutons que de nombreux mots apparentés sont connus au moyen âge, tous liés au sens «ruse», le plus fréquent étant sans doute *machination*.

4. — J'ai pu consulter l'édition de Londres, 1650, intitulée *A French English Dictionary* : il resterait à vérifier si les éditions précédentes donnent le même texte. Si Cotgrave, en 1650, indique des sens comme «construction», «assemblage», «outil», «moyen», il semble que pour tous les termes anglais qu'il donne, le sens «ruse» soit présent de quelque manière.

de la matière. C'est pourquoi les inventeurs des machines ont été appelés *ingénieurs*.

Réactivant l'*ingenium* et le vieux mot d'*engin* dans l'*ingénieur*, Furetière rend compte aussi du substrat étymologique du mot *machine*⁵. En insistant sur cette valeur constitutive de l'art et de l'ingéniosité, il montre dans la machine une puissance de l'esprit, il en fait «la force des faibles», selon l'expression de Jean-François Lyotard. Mais lui aussi reprend pourtant la catégorisation du «propre» et du «figuré», en notant à la fin de son article :

Se dit figurément en choses morales des adresses, des artifices dont on use pour avancer le succès d'une affaire.

S'il n'a pas réussi à unifier la substance sémantique du terme, bien qu'il ait eu en main les éléments nécessaires, c'est sans doute qu'une motivation plus profonde lui imposait la division. C'est cette motivation qui construit le «point de vue» créateur du sens et donne aux oppositions formulées par les dictionnaires leur pertinence. Nous voyons certes sans peine maintenant que, pour les lexicographes classiques, le substrat sémantique du mot *machine* réside dans l'idée d'une ingéniosité organisée qui se soumet le réel. Nous voyons que cette idée englobe aussi bien la construction d'un objet matériel complexe que la mise en place de stratagèmes dans l'ordre «moral». La question à laquelle il nous faut encore répondre est celle de la nécessaire séparation que le sujet du texte lexicographique — qui est ici un sujet culturel anonyme — opère entre les deux domaines d'application.

Qu'est-ce qui modélise les deux catégorisations secondaires proposées par les lexicographes : l'ordre des sens et l'opposition du «propre» et du «figuré» ?

On peut partir d'une constatation historique : c'est de la deuxième partie du xvii^e siècle que date un certain embarras éprouvé par les classificateurs de mots : doivent-ils faire un *dictionnaire* ou une *encyclopédie*, s'intéresser au signifié ou au référent ? Les humanistes renaissants n'ont pas conscience d'un tel problème : ils travaillent dans la langue, la référentialité des

5. — On trouvera de nombreux renseignements utiles, quoiqu'inscrits dans une perspective périmée, chez A. REHMANN, *Die Geschichte der technischen Begriffe fabrica und machina in den romanischen Sprachen*, Diss., Münster, 1935.

mots leur est une certitude. Le monde n'est pas séparé des signes qui le signifient et le communiquent. Ainsi se préoccupent-ils d'abord de lever les barrières d'une langue à l'autre, persuadés que les choses sont identiques partout, et que la communication est assurée dès que l'on pratique des passages entre les mots. Philosophiquement, ils témoignent d'une foi *réaliste*, au sens médiéval du terme : l'universel, pour eux, réside dans les *res*, où ne se distinguent pas le sens et la chose. Il n'en va plus de même à la fin du xvii^e siècle : on sépare le signifié et le référent, et l'on accorde à la chose désignée la précellence. C'est pourquoi peut naître la notion d'un sens «moral», ou «figuré», qui s'obtiendrait par dérivation du «propre» : lequel est en fait le sens de désignation, ou mieux le sens à référent évident, positif, matériel. La modélisation sémiotique a changé ⁶, les lexicographes perçoivent ce changement et s'efforcent de le justifier rationnellement en produisant une reconstruction logique du fait linguistique ⁷. Mais dès lors l'universalité n'est plus accessible par le langage, et les mots ne peuvent que diviser la totalisation qu'auparavant ils assuraient.

C'est précisément parce qu'il signifie en son noyau l'artifice et le leurre, que le mot *machine* constitue un bon repère de ce changement. Il thématise la mutation que vit l'époque même par le fait que, comme le langage et les signes, il peut représenter tout ce qui ourdit ses propres plans, joue l'illusion pour prendre au piège le réel. L'opposition entre dictionnaire et encyclopédie se répète à l'intérieur du dictionnaire sous la forme de la division entre propre et figuré, ordre matériel et ordre «moral» : mais la machine déjoue cette dichotomie, puisqu'en elle réside une pensée concrète, une matérialité pleine d'esprit. Cette duplicité, les lexicographes du xviii^e siècle la noteront également, tout en développant l'aspect technologique dans leurs articles. Ainsi le *Dictionnaire de Trévoux* commence par recopier Furetière, et l'*Encyclopédie* rappelle en bonne place la prééminence de l'invention sur le matériau ⁸.

La problématique de la machine-ruse constitue un fait culturel spécifique des xvii^e et xviii^e siècles d'autant plus évidem-

6. — On passe d'un modèle du signe binaire (Symbolisant-Symbolisé) à un modèle ternaire (Signifiant-Signifié-Référent). Voir mon livre *La Diabolie*, Minuit, 1979.

7. — Les titres mêmes des dictionnaires révèlent cette problématique : voir *supra*, note 1 et ci-dessous, note 8.

8. — *Dictionnaire de Trévoux*, à partir de 1704 ; j'ai consulté l'édition de 1752. *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences et des arts*, à partir de 1751.

ment qu'elle disparaît par la suite. Boiste⁹ indique le sens «ruse» comme «figuré» lui aussi, mais également comme «familier». Littré le relègue aux chiffres 17 et 18 de sa nomenclature, qui énumère vingt et une significations. Les dictionnaires contemporains le donnent comme *vieux* ou *classique*. Nulle part on ne relève d'exemples du XIX^e siècle. A partir du grand essor technologique, l'objet machine, qu'on ne cesse d'affiner et de multiplier, n'est plus perçu comme une ruse du faible, la fascination pour son pouvoir illusionnant et sa valeur théâtrale s'efface. Il est vrai que les arts mécaniques semblent avoir conquis définitivement la première place dans l'ordre des performances humaines, et qu'ils n'ont plus à affirmer leurs virtualités inventives contre les arts libéraux. La machine est devenue l'instrument de domination des puissants : elle apparaîtra bientôt comme une lourde servitude. La perte du sens «ruse» résulte sans doute de cette évolution. Mais il est certain aussi que cette perte marque le fait que l'acuité de la division chose/sens s'est émoussée : le texte lexicographique ne la problématise plus, il l'a intégrée comme une donnée de fait. En revanche, les grands inventeurs modernes de machines délirantes, Verne, Kafka, Jarry, Roussel, etc. sont encore habités par la méditation sur l'artifice que propose la machine «classique». C'est cette méditation que j'appellerai pour ma part l'«imaginaire» de la machine, dans une acception bachelardienne, puisque c'est elle qui invite à produire du figuré, à sécréter des images et à les transformer.

Ce sens qui s'évanouit avec le XVIII^e siècle, il faut l'interroger de plus près, selon la cohérence qu'ont cherché à lui fixer les lexicographes. Si le mot *machine* peut renvoyer non seulement à des choses, mais à d'autres mots, à des stratégies obscures, c'est qu'il prête un langage à l'illusion et désigne une ruse des signes. Pour voir fonctionner cette ruse en partant des exemples proposés par les dictionnaires à partir de Richelet, on retournera aux contextes où apparaît, dans la littérature des XVII^e et XVIII^e siècles, la machination de la machine-ruse. Trois régions se proposent d'elles-mêmes, qui sont celles des trois désirs auxquels l'homme est livré : jouir, dominer et savoir.

9. — BOISTE, *Dictionnaire universel de la langue française...* ; j'ai consulté la 8^e édition, revue par Nodier, 1836.

Pas de meilleur exemple, lorsqu'il s'agit de l'aide qu'apporte la machine des signes dans la recherche du plaisir, que les comédies de Molière : «J'ai des ressorts tout prêts pour diverses machines», dit Mascarille ¹⁰. Et Scapin : «Pour ce qui est [de votre père], la machine est déjà toute trouvée» ¹¹. L'art trompeur du valet, cela est bien connu, constitue la mise en scène, dans le registre de la comédie, des pulsions agressives du fils contre le père. La machine comique, stratagème au service des personnages infériorisés, piège de la fourberie inventive auquel se prennent les puissants, seconde le désir amoureux contre les interdits de l'institution et de la morale.

La machine apporte aussi son efficace contribution dans la conquête du pouvoir :

On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines, toutes les mesures sont bien prises... ¹².

Cette machine-là, dont on trouve des occurrences chez Racine ¹³, Saint-Simon («Les diverses machines d'une cour»), Bossuet la met en cause à plusieurs reprises. Il en fait l'art du Démon :

Ainsi je vous avertis, mes chers frères, de ne vous relâcher jamais, et de vous tenir toujours en défense ; tremblez même dans la victoire : c'est alors qu'il fait ses plus grands efforts, et qu'il remue ses machines les plus redoutables ¹⁴.

La machine est ici l'occasion d'une réflexion sur l'efficacité du leurre tentateur, sur le pouvoir des signes mensongers. Un autre texte, chez le même Bossuet, est plus explicite encore, en conférant à la machine le sens de «vaine rhétorique», puissance captieuse du langage que met en défaut l'éloquence divine :

Non, non, ne nous trompons pas : pour renverser tant de remparts, et vaincre tant de résistance, et nos mouvements affectés, et nos paroles arrangées, et nos figures artificielles, sont des machines trop faibles. Il faut prendre des armes plus puissantes... ¹⁵.

10. — *L'Etourdi*, I, VIII.

11. — *Les Fourberies de Scapin*, II, IV.

12. — LA BRUYÈRE, *Les Caractères*, «De la Cour».

13. — «Mais ce fut surtout à Rome où ces Pères se signalèrent contre le livre de la Fréquente Communion, et remuèrent toutes sortes de machines pour l'y faire condamner». *Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*.

14. — *Carême des Minimes*, 1^{er} sermon, «Sur les Démon».

15. — *Oraison funèbre du R.P. François Bourgoing*. On aura remarqué que Bossuet, respectant la dichotomie «classique», produit une métaphore filée à partir de l'analogie entre la machine de guerre et la ruse rhétorique. On aurait d'autres exemples de ce phénomène, notamment chez La Bruyère, qui parle de «machines dressées» pour la conquête du pouvoir.

La machine de domination, adjuvant du Prince du monde et artifice du langage fallacieux, paraît être un lieu commun de la réflexion religieuse au xvii^e siècle. Ainsi Pascal, s'en prenant à l'appétit de pouvoir des Jésuites, parle-t-il, dans la troisième *Provinciale*, des «machines du Molinisme».

La pensée libertine et philosophique va se servir du concept pour le retourner contre ses promoteurs : «La machine la plus propre à remuer le peuple», écrit Saint-Evremond, «c'est la religion». Le *Dictionnaire de Trévoux*, organe intellectuel au service du parti dévot, qui cite cette phrase, peut-il la comprendre autrement que dans un sens positif, faisant de la religion un ensemble d'éléments spirituels capables d'émouvoir les foules ? Mais Saint-Evremond, qui l'a écrite, peut-il voir dans cette machine autre chose qu'un opérateur d'illusion ? Le point de vue du penseur libertin est évidemment celui de la dénonciation : la machine-ruse s'offre à lui comme un instrument conceptuel mis au point par la réflexion théologique, et dont il exploite la capacité discriminatoire, la force négative, montrant à l'œuvre dans la religion même les procédés qu'elle attribuait au discours diabolique. Diderot, après avoir raconté l'anecdote du caillou tranché par le rasoir de Tarquin et la prédiction qu'en avait faite le devin Navius, rappelle le scepticisme de Cicéron et conclut :

Les Pères de l'Eglise, qui voyaient sans doute de grands inconvénients à se servir des principes de Cicéron, ont mieux aimé convenir de l'aventure de Tarquin, et attribuer l'art de Navius au diable. C'est une belle machine que le diable ¹⁶.

Le concept de machine est devenu un outil philosophique, ruse retournée contre les discours d'autorité, capable de faire voir en eux la fable, l'affabulation, tout un appareil de mensonge mis au service d'une domination. Il est l'agent d'une interprétation, le véhicule d'un savoir critique. La dernière partie de l'article *machine*, dans l'*Encyclopédie*, illustre cette valeur nouvelle ¹⁷ :

Artifice par lequel le poète introduit sur la scène quelque divinité, génie, ou autre être surnaturel, pour faire réussir quelque dessein important, ou surmonter quelque difficulté supérieure au pouvoir des hommes.

16. — *Pensées philosophiques*, XLVII.

17. — Il s'agit de la partie «littéraire» de l'article, due à Edmé Mallet, et qui propose une synthèse de diverses réflexions sur le vraisemblable, le merveilleux, l'allégorie.

C'est par métonymie, explique l'auteur, qu'on a nommé *machine* le dieu lui-même : on lui a donné le nom du moyen par lequel il apparaît sur la scène. Cependant, dans le poème épique, les dieux s'appellent aussi des *machines*, quand bien même aucun stratagème théâtral ne les introduit : ils sont eux-mêmes des stratagèmes. Le Chanoine Mallet donne ainsi au mot *machine* une extension immense : au théâtre, dit-il par exemple, la statue du *Festin de Pierre* est une machine, mais aussi Mercure et Jupiter dans *Amphitryon*, l'ombre dans *Hamlet*... Dans l'épopée, toute allégorie, toute figure deviennent des machines :

C'est ainsi que les poètes épiques se servent de machines dans toutes les parties de leurs ouvrages. Qu'on parcoure l'*Iliade*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*, on trouvera que l'exposition fait mention de ces machines, c'est-à-dire de ces dieux, que c'est à eux que s'adresse l'invocation ; que la narration en est remplie [...]. On peut faire de chacune de nos passions autant de divinités allégoriques, en sorte que tout ce qui se passe de vertueux ou de criminel dans un poème peut être attribué à ces machines...

Les dieux (et pas seulement les dieux antiques, on s'en doute) n'ont aucun caractère divin : ils sont un fait de discours, une ruse rhétorique ou scénique. Effets de sens que font varier les règles du genre, ils ne sont que des signifiés figurés accessibles à un juste déchiffrement, reconductibles à un sens propre, à un référent naturel. Athéna n'est pas la divinité protectrice d'Ulysse, elle est une machine, une allégorie de la prudence du héros. Laïcisation générale de tous les phénomènes conçus auparavant comme des forces magiques ou transcendantes, par réduction de ces phénomènes au niveau d'une psychologie observable : et cette réduction est opérée par le moyen d'une conception du langage comme jeu de machines.

Les dieux du Chanoine Mallet et le diable de Diderot se rejoignent pour inscrire la machine des signes dans la configuration conceptuelle des Lumières. L'antinomie du propre et du figuré a accompli sa révolution : l'origine unifiée du sens est oubliée, toute machine de signes est la figuration d'un sens autre, et toute figure de langage est une machination : qui ne sait pas déchiffrer les ruses du discours reste prisonnier de significations fallacieuses et manque le réel.

Claude REICHLER,
Université de Lausanne